

Sans doute que la meilleure illustration de l'intérêt naissant, au cours du XIX^e siècle, de la recherche pour la mode et le vêtement nécessite ici de revenir à des textes fondateurs dont le rattachement à des disciplines et des savoirs déjà constitués est évidemment exclu. C'est à ce moment que des penseurs commencent à envisager la mode comme un objet autonome, en le dissociant de la littérature, de la chronique et de la célébration. Les analyses font ressortir des mécanismes sociaux et économiques déterminants. C'est la raison pour laquelle nous proposons ce texte de Friedrich Theodor Vischer, particulièrement emblématique, écrit en 1859, encore inédit, et traduit de l'allemand par Jean-François Poirier.

Théologien protestant, philosophe, Friedrich T. Vischer fut rapidement conscient qu'il était un piètre théologien et un philosophe de peu d'originalité mais que sa voie était la critique d'art, la critique littéraire et l'étude de la culture. Quel est l'objet qui est le plus affecté par le temps, par l'esprit du temps, si ce n'est la mode ? On comprend mieux dès lors que Vischer soit par deux fois revenu sur ce sujet, une fois dans son essai « Pensées raisonnables sur la mode », paru en 1859 dans ses *Kritische Gänge*, recueil de ses essais critiques, et une autre fois avec *Mode et cynisme* paru en 1879. Ses essais esthétiques ont été publiés en 2002 aux éditions Kimé, sous le titre *Le sublime et le comique. Projet d'une esthétique*. On se souvient par ailleurs que Walter Benjamin se réfère

fréquemment aux textes de Vischer sur la mode dans *Paris capitale du XIX^e siècle*, reconnaissant en lui le premier penseur à avoir fait de la mode un objet de réflexion philosophique.

Ce texte aborde le sujet de la mode sous une forme originale, originale pour l'époque, celle du journalisme philosophique. Le public des journaux ne saurait être traité comme un auditoire d'étudiants, il n'en a ni la patience ni l'obligation d'assiduité. On est obligé pour s'acquiescer ses faveurs de recourir à une vivacité de ton, à une variété de propos, voire à certaines facilités oratoires destinées à le maintenir toujours en éveil. On reconnaîtra dans les textes de Vischer sur la mode les procédés stimulants du journalisme tout comme aussi ses inventions parfois trop systématiques pour ne pas être laborieuses. C'est en quelque sorte à petite dose que la pensée s'insinue dans cette réflexion par ailleurs élaborée à partir d'une documentation sérieuse. C'est aussi en ne dédaignant pas de couler cette pensée dans les préoccupations morales voire moralisantes de ses lecteurs que Vischer fit pénétrer la réflexion dans la galerie des frivolités.

Pensées raisonnables sur la mode actuelle

Friedrich Theodor Vischer

Nous empruntons ce titre au défunt philosophe Christian Wolf. Il écrivait : « Pensées raisonnables sur les forces de l'entendement humain ; pensées raisonnables sur Dieu, le monde et l'âme des hommes et sur toutes choses en général » ; et de toutes ces « choses en général », il s'en réservait encore telle ou telle sur quoi écrire des pensées raisonnables. Au nombre de toutes ces choses en général compte assurément, parmi d'autres, la mode ; nous entendons ici la mode vestimentaire. En fait, nous nourrissons l'espoir de procéder, tout à fait dans l'esprit du philosophe, en cherchant à méditer raisonnablement sur cet objet. Il méditait par exemple sur les fenêtres d'une maison et pouvait conclure irréfutablement, avec prémisse majeure et mineure et conclusion à l'appui, qu'elles doivent ménager de la

place pour deux personnes ; il savait parfaitement qu'il n'est rien sur terre dont notre raison ne veuille et ne doive rendre compte. Ainsi sollicitons-nous de son esprit la lumière qui nous permettra de montrer avec une clarté solaire pourquoi la mode est comme elle est et non autrement. Mais à bien connaître nos vieux sages, il nous faut plutôt supposer qu'il aurait sans doute, si l'idée lui avait traversé l'esprit, seulement prouvé que la chose était fort fâcheuse et pourquoi il devait en être autrement. En cela, nous nous efforcerons de ne pas être aussi raisonnable, ou, si on veut bien nous passer cette orgueilleuse parole, d'être encore plus raisonnable que lui.

Une orgueilleuse parole ; car la tentation n'est pas mince de mesurer les choses à leur vrai concept qui donne les critères, de les vitupérer et à grand renfort de prêches de les contraindre à s'améliorer et ce n'est pas sans peine que l'esprit parvient à ce calme supérieur qui est celui de la philosophie de l'histoire surplombant du regard le raisonnable et le déraisonnable. Pour commencer nous allons devoir faire mine d'adopter cette attitude au premier degré ; nous allons y regarder de plus près et en bon zélateur, nous allons adopter les grands moyens comme si le souffle de notre parole pouvait transformer le monde. Mais notre espérance va croissant de nous élever jusqu'aux sommets de la vraie sagesse qui appréhende même l'irrationnel comme l'effet naturel d'une série de causes et renonce entièrement à intervenir avec les faibles moyens de l'individu dans un ensemble qui exerce sa domination. Cet ensemble n'est qu'en apparence le produit de l'arbitraire, en vérité c'est l'émanation de certaines lois qui régissent le tout formé par les dispositions intérieures de l'homme et les formes que celles-ci prennent pour se manifester avec l'impétuosité d'un instinct impérieux mu par l'obscur pression de la symbolisation. Nous te prions donc, lecteur ou lectrice assoiffé, de faire preuve d'indulgence si nous retombons ici ou là dans nos errements, cédions à l'emportement et donnions à notre visage les traits stoïques d'un Caton ; disons le une fois de plus, le point de vue qui énonce : il ne devait pas en être ainsi ! est si tentant pour la faiblesse humaine, et il est

si naturel de se courroucer quand on trouve les choses tournées tout autrement qu'on ne s'y attendrait chez des êtres raisonnables.

Tu as dès longtemps deviné, cher lecteur et chère lectrice, que nous avons en vue *la crinoline*. C'est par elle que nous avons commencé et nous allons y revenir. Mettons nous immédiatement à l'ouvrage et, comme nous en sommes convenus, commençons par adopter un point de vue primaire en jugeant la pécheresse à l'aulne du sévère canon de la raison. Il va nous falloir dire des choses que tout homme fruste d'entendement et de goût sait très bien sans nous. Il nous faut une fois encore résumer tout de qui a été et doit être dit contre l'accusée. Nous sommes dans la nécessité de faire prendre conscience de la déraison en tant que telle avant d'examiner pourquoi elle persiste, persiste et persistera malgré tous les sarcasmes, les innombrables plaisanteries et les insolentes caricatures, jusqu'à ce que – mais n'anticipons pas.

Le critère de la beauté pour les formes de l'habillement n'est naturellement rien d'autre que le corps humain lui-même. Mais non sans qu'il faille concéder une importante marge aux écarts arbitraires. Il doit exister d'autres principes stylistiques que le principe antique pour lequel le vêtement était pur écho des lignes organiques. L'imagination troublée, évoluant par ruptures, des temps modernes, la tendance au pittoresque des conceptions doivent aussi faire valoir leurs droits. Plus d'une ligne audacieusement évasée s'accommode de la couleur et de mille ornements. Pourtant une loi subsiste : ce que la nature a instauré ne saurait être par trop outrepassé, maltraité, déformé et nous affirmons que la crinoline ne fait pas partie de ces écarts qui se tiennent dans la marge licite.

Tant que le monde durera, homme et femme chercheront à mettre en valeur les beautés spécifiques de leur sexe dans l'habillement. La sveltesse vient en premier lieu chez la femme et ce n'est qu'après qu'on regarde la beauté de l'individu. La sveltesse se tient en premier lieu dans le rapport entre les hanches et l'emplacement situé entre les côtes et l'os de la hanche, ce qu'on appelle la taille. La figure svelte se

resserre étroitement à cet endroit pour se redéployer ensuite dans toute son ampleur. C'est affaire de proportion : une femme peut bien être d'une largeur puissante au-dessus des hanches et cet emplacement peut paraître étroit du fait d'un déploiement encore plus puissant des hanches. Mais ce n'est que naturel et licite de seconder la nature, d'accentuer ce resserrement au-dessus des hanches et aussi d'amplifier le volume vestimentaire qui entoure le corps à partir de là, de renforcer et d'accentuer ce rapport, à condition de ne pas aller jusqu'à l'oubli de ce qu'est la notion de proportion. Au-delà c'est réclamer un degré de minceur au-dessus des hanches tel qu'il ne convient qu'à une figure maigre, si on descend encore d'un degré on s'engage dans une démesure dont nous aurons encore à parler. Il a fallu du temps pour que l'humanité progresse jusqu'à la connaissance de cette pièce majeure et directrice du vêtement féminin. Dans peu de régions les tenues traditionnelles savent jusqu'à présent quelque chose de la taille. Elles ne laissent pas coïncider la ceinture ou l'extrémité du vêtement supérieur avec cet endroit où le corps se rétrécit pour former son centre étroit mais se plaisent à faire passer la ceinture au-dessus de la poitrine et des côtes sans faire porter l'effort sur la largeur et le modelé mais en créant un contour qui rivalise quant à la rectitude de la chute avec la ligne droite.

Les Grecques, elles aussi, portaient la ceinture très haut, juste sous la poitrine, mais le vêtement presque sans couture tombait de là mollement sur les hanches pour les dessiner et les faire ressortir d'autant plus joliment par des plis naturels et mobiles. Voilà pourquoi c'était folie quand la mode française de la Révolution et du Premier Empire ont voulu imiter avec des vêtements cousus et de coupe moderne les proportions grecques. Mais c'était passé d'un extrême à l'autre, entre la robe à paniers et l'horrible compression de la taille, il y avait excès d'opposition. Nous reviendrons en temps nécessaire sur la robe à paniers et sur la réaction qu'elle a suscitée. Relevons seulement dès maintenant que, au temps de son règne, tout ou presque a été exposé à sa charge de ce qui s'écrit, se dit, se dessine, se grave comme

on peut le conclure de la lecture d'un livre louable qui a paru récemment, *Le monde des tenues traditionnelles et de la mode allemandes, une contribution à l'histoire de la culture allemande* de Jakob Falke. De cette ancienne guerre nous pouvons tout de suite tirer un élément qui trouve tout à fait sa place dans notre contexte. Avant de passer à notre tribunal de salut public, nous voulons écarter une circonstance atténuante ou explicative qui ressortit non pas au domaine du goût mais à la sphère de l'hygiène. Tout comme maintenant on entendait justifier autrefois la robe à paniers par la fraîcheur agréable, fonctionnelle dont jouissent les membres sous elle, et exactement comme autrefois d'autres se demandaient pourquoi pendant l'hiver où l'on cherche non pas la fraîcheur mais la chaleur, on ne troquait pas le cercle ample et amusant contre une forme plus retenue ? Cela nous conduit à une hypothèse sur la naissance de la crinoline qui est si cruelle que tout autre qu'un philosophe méthodique de l'histoire devrait penser qu'à elle seule elle suffit à dissuader toute femme accessible au rougissement de suivre cette mode. En disant ce qui nous y amène, la maudite hypothèse est déjà affaire entendue : on apprend en effet du côté des médecins que cette fraîcheur qui fait l'objet d'éloges a déjà provoqué des refroidissements qui ont entraîné une fin funestement prématurée d'un état que la destination de la crinoline était d'abord de dissimuler. Mais en penseur rationnel et raisonnable nous ne nous occuperons pas davantage de ces choses mystiques, restons dans le domaine de nos compétences et venons-en à la chose.

Or, il faut bien le dire : la crinoline est une boursoufflure qui ne renforce pas, ne souligne pas les belles lignes d'un corps svelte, mais les déforme, les abolit, donne une fausse idée de la constitution féminine, humaine. Si les contours à partir des hanches prennent un tour complètement déraisonnable, l'œil cesse de s'interroger sur le rapport entre ce débordement et la taille du corps ; tout bien considéré, personne n'est mince, personne ne manque de minceur, dans ce mensonge fantastique il n'y a plus de loi. Et c'est à coup sûr laid, très laid !

Mais regardons de plus près quelles sont toutes les beautés singulières qui font les frais de cette laideur ; on ne peut accueillir celle-ci que d'une exclamation : « Dommage ! Dommage ! », venue du fond du cœur. C'est tout l'intérêt esthétique de l'habit féminin qui est sacrifié, dévoyé par une forme dénaturée alors qu'il réside dans la cascade du plissé de l'habit long. La succession ininterrompue des plis abondamment versés fait apparaître la personne plus grande qu'elle n'est, donne l'impression d'être un vestige de l'antique habit très stylé, recèle pour cette raison un caractère idéal et n'est pas la moindre des raisons pour laquelle la femme est devenue pour l'homme un symbole de l'harmonie, un type idéal et apparaît à ses yeux solennellement comme un esprit venu de contrées plus clémentes et plus pures. Rien que l'ajout d'un large volant perturbe et rompt cette belle totalité et abolit cet exhaussement apparent de la personne, tandis que l'œil croit à chaque étage passer à une nouvelle figure. Elles le savaient parfaitement les braillardes qui ont milité en Amérique pour le port de la jupe courte et du pantalon, méritant le dégoût complet des individus de leur sexe. – L'habit long voile certes les formes mais non sans les laisser deviner ; lors de certains mouvement et dans certaines positions les hanches, les jambes impriment leurs formes à l'étoffe du vêtement, lors d'un effort ou lorsque qu'un envoyé facétieux d'Éole le plaque sur les formes du corps, souvent avec tout le charme d'une ligne sculpturale. Le mouvement y ajoute une beauté particulière. Si une femme a une démarche rythmique, flottante, musicale, la ronde et le fléchissement qu'on ne saurait décrire s'insinuent si délicatement dans le monde des sens et de l'imagination, l'ample et vigoureux plissé apparaît comme une amplification et un prolongement poétiques et charmants du mouvement des membres, comme une variation sur un thème. Passons à la crinoline ! Au lieu de la vigoureuse cascade des plis plongeant dans les profondeurs, elle étoffe le vêtement en largeur, au lieu de la hauteur, la rondeur et la largeur, l'extension vers les quatre point cardinaux, au lieu de la belle nature, le tonneau, le panier à poules, la cloche.

Aucune forme ne peut s'y imprimer, car aucune n'est ajustée à cette vaste coquille, et accessoirement on ne saurait oublier que le bâti s'inscrit dans un cercle géométrique, que la figure, vue de côté, est boursoflée, bouffante non seulement par derrière (ce qui, accompli avec un certain sens de la mesure, serait tout à fait dans l'ordre des choses) mais aussi par devant. Or naturellement le bel écho du mouvement des membres disparaît dans le vêtement, aucun flottement des plis n'accompagne ce mouvement, ne le prolonge, ne le multiplie, le vêtement ne suit pas, ne suit pas même le corps, mais devenu mécanisme autonome, il agit en vertu de la première impulsion reçue du mouvement, pour soi, oscille d'un côté puis de l'autre selon ses propres lois ; la femme va de l'avant, la cloche où elle est prise tourne sur elle-même. Comment supporter chose pareille ! S'il faut absolument que la robe pousse très loin ses bords, pourquoi ne pas en rester à l'authentique crinoline, le sous-vêtement en crin, qui, au moins, ne fait pas bouffer la robe horizontalement, mais tombe au moins convenablement !

Remarquons encore autre chose à ce propos ; c'est un point délicat que nous aurons du mal à formuler avec le mot qui convient. Il y a certains brusques infléchissements dans la démarche d'une dame, d'une coquette bien appuyée, et pourtant une dame n'a pas besoin d'être une coquette, loin s'en faut, pour conquérir avec cette effroyable masse le cœur des hommes sous le choc. Nous n'apprendrons pas aux connaisseurs que c'est seulement en passant, sur le point de partir que nous nous présentons, non de face mais de dos ; les Espagnols y attachent une importance inouïe, ont un mot spécial pour ça, qui m'échappe, et chuchotent volontiers un mot d'admiration en guise de remerciement pour avoir eu les yeux régalez d'un tel mouvement de grue. Comment cet infléchissement, ce chancellement, ce vacillement pourrait-il être possible dans une crinoline ? Ce ne serait que quelques cerceaux pris dans une contorsion géométrique, inorganique.

Nous ne nous attarderons pas plus longtemps sur le ridicule de ce mouvement circulaire,

mais nous poursuivrons notre marche en bonne méthode logique vers notre deuxième proposition : la crinoline est impertinente. Impertinente ne serait-ce qu'en raison de l'espace important qu'elle requiert pour la personne. Mais c'est encore parler de manière beaucoup trop générale, beaucoup trop abstraite ; non, impertinente à cause de la relation incroyablement provocante, voyante qu'elle établit avec l'homme. « Veux-tu », ainsi s'adresse la crinoline à l'individu de sexe masculin qui passe dans ses parages, « descendre du trottoir ou me caresser, me presser ? Veux-tu, à mes côtés sur ton fauteuil d'orchestre, prendre mon vêtement sur tes genoux ou t'asseoir dessus ? Sens-tu les cerceaux métalliques ? Sens-tu la forteresse imprenable, la tour Malakoff, la formidable ceinture de chasteté qui presse tes mollets ? » – Nous devenons frivoles ? – O, charmante lectrice, toi-même ne nous crois pas innocent, nous autres savants austères, au point de penser que nous ne saurions pas ce que sont et signifient les vêtements pour le beau sexe, nous voulions dire quelque chose d'autre qu'un monde de relations, d'allusions, une langue silencieusement discrète, un arsenal de douces questions, de refus terribles, de prières touchantes, de menaces cruelles, d'aveux brûlants, de froids barrages, ou bien ne verrions-nous pas lesquels de ces équipements sont les plus séducteurs, les plus accueillants ou les plus dissuasifs, hésiterions-nous sur ce qui rend l'homme le plus hardi, de l'attirer ou de le repousser dans un coin. – « Mais, être dépravé, ne t'aperçois-tu pas qu'un vêtement qui s'écarte à ce point des formes du corps qu'il n'en donne plus aucune image est le plus décent qui soit ? » – *Au contraire**, le contraste, c'est ce qui charme, la déformation, qui oblige à méditer sur la vraie forme, sur les secrets de la nature avec une curiosité plus aiguë, qui incite le chercheur consciencieux à attendre qu'une vibration du corps en révèle davantage que le vêtement lui-même, et qu'au conquérant effronté – Mais arrêtons là ! Toi, douce innocente, qui lis ces lignes et se promène pourtant en crinoline, ne te méprends pas sur notre compte ! Nous ne sommes pas aussi méchants qu'il n'y paraît ! Nous écrivons tout

le mal qui nous vient à l'esprit à propos d'une tenue éphémère, et non sur le compte des individus ; nous ne pensons pas que toutes celles qui portent gentiment cette tenue égrèment les mauvaises pensées qui sont tapies dans leurs formes ; nous connaissons la puissance de la mode, comment elle éblouit et contraint ; nous n'avons pas oublié que plus d'un cœur pur a battu dans une poitrine que la tenue des années quatre-vingt-dix dénudait si effrontément. Mais qu'on ne nous imagine pas inconscient du brouet que l'on concocte dans cette grande marmite masculine, d'où sortent les modes, à Paris.

Pour finir il nous faut encore développer la proposition suivante : la crinoline est inconfortable. Nous ne voulons certes pas nous ridiculiser plus qu'il n'est nécessaire. Ce serait d'ailleurs par trop naïf de ne pas savoir qu'on sacrifie à la beauté des victimes d'une plus grande importance que le confort, comme la vertu même, et si seulement la crinoline était belle, elle aurait bien le droit d'être encore dix fois plus inconfortable. Pour nous c'est une affaire entendue ; nous ne lui avons dévolu jusqu'ici qu'une certaine forme de charme, or l'inconfort est mis à profit par ces tendres petites mains pour pimenter ce charme : le vêtement est délicatement relevé pendant la marche – quel cœur peut bien résister à cela !

Mais nous voulons en attendant nous arrêter là. Il doit être question ultérieurement d'autres pièces de la nouvelle mode des femmes ; restons en pour le moment à la pièce principale. Il nous faut expliquer à présent comment il advient qu'une forme pareillement dénaturée ait pu surgir et se conserver jusqu'à aujourd'hui, nous nous mettons en devoir de donner une satisfaction éblouissante à nos lectrices quant à notre grossièreté.

Prononçons le mot que nous avons en vue : la faute incombe non pas à la femme mais à l'homme. La mode masculine s'était féminisée, alors la mode féminine s'est masculinisée. L'homme offrit le défaut de la cuirasse, ouvrit la brèche par où la femme s'engouffra avec pompe et triomphalement, drapeaux au vent, gonflée, boursouflée, montgolfière en marche, beignet soufflé follement propulsé.

La mode masculine des années quarante avait donné le jour à une jolie redingote des plus raisonnables. La taille était placée là où elle doit être placée, à la taille naturelle du corps ; elle se pinçait là énergiquement et les pans s'écartaient du corps en faisant quelques plis (évoluant à dire vrai vers un excès de plis ou de « frisettes », ce qui était bel et bien une dégénérescence). L'homme ne doit pas à vrai dire contrefaire la minceur de la taille féminine ; sa constitution corporelle n'offre pas l'opposition des lignes en retrait et des lignes en saillie comme chez la femme ; à elle seule la différence n'est pas absolue. Une hanche si étroite qu'elle se présente dans l'alignement du flanc n'est pas de mise chez l'homme, et qu'on n'oublie pas de surcroît qu'il n'y va pas seulement de la vue de face mais aussi de la vue latérale. Lorsque celle-ci ne fait pas apparaître une concavité au-dessus de la hanche, alors apparaît une faiblesse de constitution dans cette partie à laquelle le discours bien compris attache tant d'importance dans les *Nuées* d'Aristophane. Posséder un mauvais derrière ou ne pas avoir de derrière du tout est toujours un malheur esthétique.

Un autre facteur plaide en faveur d'une redingote qui pince comme il faut la taille : ceinturer vigoureusement soulève la poitrine, mais la poitrine est une beauté essentielle du sexe masculin. Pour cette seule raison nous préférons le dôme que forme la ceinture pour le soldat. Le traitement de la poitrine dans la mode qui a précédé était de même des plus louables. Elle attirait à elle une partie des épaules ; ce qui la faisait paraître plus large qu'au naturel, ce qui fait partie des coquetteries autorisées. La manche de chemise était assez collante et faisait apparaître la musculature du bras. Cet aspect associé au rétrécissement des épaules entravait en vérité quelque peu le mouvement, mais un bon tailleur peut facilement parer à la difficulté. Les pantalons étaient plutôt plus larges qu'étroits, ce qui est tout à fait ce qui convient, car tout comme la redingote fait paraître le tronc plus fort qu'il n'est, des pantalons étroits font toujours naître l'impression d'une charpente péchant par sa faiblesse, mais s'ils sont *tout à fait* collants, cela fait ressortir et donne son dessin à la force

des muscles. Mais la disproportion ne disparaît pas dans ce dernier cas, comme chacun peut s'en convaincre en voyant l'infanterie hongroise avec sa redingote moderne et son pantalon national.

Celui qui écrit ces lignes n'avait immédiatement observé le tournant emprunté par la mode dans les années cinquante. Quand il rencontra l'un ou l'autre de ces gens conquis par le nouvel art de la couture, il crut d'abord voir quelques hommes isolés dotés de jambes d'une morphologie anormalement féminine et de cette démarche plus chaloupée qui résulte chez la femme du rétrécissement du genou joint à l'élargissement de la cuisse. Seulement, il en rencontrait de plus en plus, jusqu'à ce que ses yeux s'ouvrent et jusqu'à ce qu'il prit conscience des raisons de cette nouvelle mode. Les pans de la redingote n'étaient plus écartés mais taillés de telle façon qu'ils viennent se poser sous le bassin et le siège contre les cuisses, mais les pantalons étaient devenus très étroits. Ainsi était tirée une ligne qui partait de la cuisse vers le genou et donnait l'apparence d'un genou de conformation féminine, ce qu'on appelle dans certaines régions de l'Allemagne des *Weinstüble* (chaises de vigneron), dans d'autres des jambes de tailleur. À lui seul le pantalon serré donnait déjà une impression de mollesse. – Mais remontons à présent. La taille de la redingote ne se trouvait pas à l'origine au resserrement naturel du corps mais au-dessus de lui, et on ne songeait pas vraiment d'abord à la taille féminine, seule la partie supérieure des pans, étant donné qu'en tombant elle se dirigeait vers le dedans, proposait l'image d'une formation grasse dans cette région et avait de ce fait l'air excessivement féminin. Passons à la poitrine. Elle se présentait plus étroite que dans la nature, car les manches s'étaient soudain très élargies et, comme dans la ridicule mode des années trente, elles se relevaient, en haut, là où elles s'attachent, en un pli pointu ce qui privait l'épaule, bien que sa liberté de mouvement fût favorisée, de tout contour précis et loin de lui donner belle allure lui faisait perdre tout caractère. La manche qui s'était développée aussi bien en largeur qu'en longueur recouvrait la moitié de la main. Se demande-t-on comment

la mode a pu imaginer de telles manches, la première réponse qui vient est la commodité. Mais s'il n'en était que plus facile au tailleur de donner libre cours aux mouvements, on en oubliait, puisqu'il faut bien parler en termes pratiques, que les larges manches semblent faites tout exprès pour les refroidissements qui ne s'insinuent jamais avec plus de facilité qu'en passant par les manches. Les manches larges sont faites pour les climats chauds où tout contact du tissu est importun. C'est alors que cette partie du vêtement est richement garnie de ganses, passements d'or et d'argent, d'échancrures en pointe, de glands et autres accessoires. Par conséquent, on en devient paresseux, on se fait beaucoup servir, on n'a pas à craindre ainsi d'essuyer ou d'éponger, à chaque instant, poussière, encre, sauce avec le linge qui pend. Aussi était-ce manifestement bien moins une commodité qu'une coquette-rie dont il s'agissait. Des pièces d'habillement amples et gaies ont quelque chose de léger, de libre, de flottant ; mais elle font l'effet de parties d'un tout qui porte les mêmes caractères et surtout laisse libre cours à l'imagination et au sens de la couleur. Mais au nom du ciel qu'on n'associe pas quoi que ce soit de romantique à notre tenue dont le principe est l'absence de fantaisie et le mépris de la couleur ! Ce ne sera qu'une piètre caricature, la pierre de touche, l'échelle qui mettra d'autant plus durement en lumière l'indigence, la sécheresse décharnée du tout, son tribunal.

Nous nous souvenons à ce propos des châles qu'on a vu récemment adoptés par les hommes. Ce n'est pas qu'ils soient aussi portés par les femmes qui les rend ridicules ; en Espagne, en Amérique du sud, en Écosse (plaid) le châle fait, comme on sait, partie de la tenue de l'homme ; mais il resplendit de couleurs riches et vives et il est ainsi une pièce imposante, dans un gris minable et dans les méchantes couleurs qu'on connaît habituellement ce n'est qu'une écharde de bois, un casque de carton. Mais comment voulez-vous qu'un châle plein de couleurs aille avec le reste de notre tenue ? – Évoquons en passant l'écharpe tricotée, le *cache-nez**, appelée aussi bayadère, une chose qui malheureusement se répand de plus en plus. On ne saurait prendre

de meilleures dispositions si l'on veut provoquer de nombreux catarrhes ; le cou est excessivement réchauffé, mis en sueur, si bien que le moindre courant d'air apporte un refroidissement. Les classes cultivées devraient abandonner aux rustres l'usage de se pavaner le dimanche avec l'étoffe multicolore tricotée par son trésor.

Revenons à notre manche. Nous devons exposer d'autres intentions coquettes qui sont à son origine. Une large ouverture fait apparaître la main plus petite et impose un changement de linge fréquent, il serait même nécessaire de changer de chemise toutes les heures. Certes, le changement du linge blanc à chaque heure a sa noblesse, les manchettes n'en n'ont pas moins. Mais de même, n'est-ce pas d'une distinction formidable cette ouverture noire ou doublée de soie rouge avec de la fine lingerie et qui abrite une petite menotte blanche et délicate ! Blague à part, nous devons dire que faire des façons avec sa main fait partie, selon notre conception esthétique, *non pas* des frivolités masculines licites mais des frivolités mesquines et ridicules ; pareil pour ce qui est de faire des façons avec un petit pied. À l'homme sied la force, si l'on veut la force avec charme, mais pas la joliesse.

Mais il nous faut revenir explicitement au mouvement. Des habits amples conviennent à des époques et des peuples qui connaissent des mouvements majestueux et d'une ampleur qui appelle le respect. Nos mouvements sont rapides, brefs, courts, leur caractère est régi par le principe dominant de l'économie de temps. Dans nos contrées nordiques un homme sur mille a une belle démarche, un maintien accompli et de la prestance. Étant donné cette absence de style dans le mouvement, la chose en question porte à son comble le relâchement, car la main disparaît bel et bien dans cette vaste cavité, l'absurdité et l'avachissement. Ce sont non plus des bras mais des rudiments d'ailes, des moignons d'ailes de pingouin, des nageoires et le mouvement de ces appendices informes ressemble à une gesticulation insensée et sotté, à une démangeaison, aux gestes d'un homme qui manie la pagaie. – À cela s'ajoute enfin la longueur de tout l'édi-

fiée. Une longue redingote n'est supportable qu'à condition de ne pas être pincée à la taille et de s'écouler en larges plis ; si une redingote organisée en fonction de la taille doit être longue, qu'au moins un pincement ferme à cet endroit lui donne un peu de caractère : s'il n'est pas placé au bon endroit, s'il ne saisit pas le corps, les basques pendouillent et, si on y ajoute les informes sachets que forment les manches, ce n'est pas une redingote mais un sarrau ; le comble du relâché, du débraillé est atteint.

Il est temps que nous tirions le fruit de nos considérations techniques. – Mou, mou ! c'est le mot que nous a suggéré chaque trait de cet habit masculin ; eh bien non, le mot ne suffit pas : blasé ! blasé ! furieusement blasé ! Et distingué, aristocratiquement blasé ! C'est le prêche que fait entendre cette tenue simiesque à pantalons étroits. O comme ce serait provincial, comme ce serait naïf, ainsi parle cette mode, d'avoir le moindre pathos, d'éprouver la moindre ardeur pour quelque chose, de s'échauffer pour quoi que ce soit, de manifester une volonté ferme, à moins que ce ne soit dans le domaine des actions et des titres boursiers ! O, nous sommes las, las, inertes, énervés jusqu'au dernier nerf ! O nous laissons le monde suivre son cours comme il suit son cours : tout effort est infantile, et en signe de cette maturité qui est la nôtre, tout ce que nous portons doit soit pendre, être relâché, débraillé, soit être desséché et raide comme un bâton. – Et quand l'auteur de ces pensées raisonnables a vu le premier jeune homme monter dans le train avec le plus moderne des cols de chemise, il a pensé très sérieusement avoir affaire à un curé ; car cette bande blanche passe aussi bas autour du cou que le célèbre col du clergé catholique, et le long sarrau était de plus noir. Lorsqu'il eut reconnu l'homme du monde à la dernière mode, il comprit enfin la signification de ce col : O, pour nous tout est du pareil au même, tout, même les concordats ! Pourquoi pas ? Pourquoi devrions nous nous exalter pour les Lumières comme de généreux jeunes gens ? La hiérarchie n'est-elle pas plus distinguée que la platitude d'une libération superficielle des esprits qui se résout toujours pour finir en une

entrave apportée à la jouissance du noble cœur ? – De surcroît ce col, comme il découpe une ligne droite et nette donne au cou quelque chose d'agréablement et de fraîchement décapité qui convient parfaitement au caractère du blasé.

Il nous faut ajouter quelque chose sur la couleur. Un homme cultivé ne doit en aucune façon porter sur lui des couleurs pures ou même trop exaltées, c'est là un axiome reconnu depuis longtemps de notre société moderne. Pourtant le vêtement a toléré ces dernières années, outre une fâcheuse tendance à différents dégradés de violet, un bleu et un vert assez intenses. Mais c'est seulement la dernière mode qui n'autorise plus que des couleurs mal venues et a donné en particulier sa prédilection à un vert-brun qui rappelle la fange. Parallèlement, on affectionnait comme auparavant le noir. Mais, récemment on est passé au gris. Et cela partait d'un sentiment très sûr ; la mollesse et le terne de la coupe devaient se marier avec la couleur de l'uniforme des orphelinats ; l'attitude la plus blasée est sans couleur, même le noir est encore trop tranché pour elle, gris, gris doit être le haut de la tenue, comme l'âme qu'elle renferme. Soit dit en passant, remarquons combien le sens de la couleur se révèle ridicule sous la pression de la mode, car il ne disparaît pas autant complètement. Chez les gens d'un riche tempérament, il joue un rôle dans tous les ornements qui offre une déclinaison de la couleur de base dans les *galons* du pantalon, nous avons même eu droit aux pantalons de la case de l'Oncle Tom. Mais le malheureux peuple chez qui ce sens reste intact est abreuvé par la bouche des enfers manufacturiers d'un épouvantable jaune ocre ou jaune rhubarbe et d'une débauche de couleurs qui ne fait qu'enchaîner tapageusement des mélanges de couleurs ; les juifs dont le sens oriental garde une obscure réminiscence de cette pléthore de couleurs se jettent sur ces étoffes.

Si nous poursuivons vers le haut notre portrait de l'authentique gentleman moderne, nous n'avons rien d'autre à signaler que l'incrustation de la lorgnette dans la cavité oculaire qui conserve la prédilection de nos gandins. Il

serait malséant pour l'individu moderne que d'avoir bonne vue ; mais cet individu est trop cultivé pour ne pas savoir combien l'éclat du verre d'une paire de lunettes placée en permanence sur les yeux défigure le visage. S'emparer fréquemment d'une lorgnette est certes incommode et irait tout à fait contre la nonchalance distinguée. Et, on se sert pour coincer un tel objet d'un organe qui, à priori, semble fait pour tout sauf pour saisir et pincer l'œil. Les malencontreuses rides qui se forment à cette occasion composent une expression par l'ajustement de la lorgnette, le coup d'œil rapide critique et un ennui, un dédain général et une morosité ostentatoire sont les ingrédients d'une fameuse distinction. En complète opposition avec le haut de la tenue, des pantalons, du faux-col souplement dressé, comme on l'a déjà fait observer, ou au ras du cou comme les curés, le collier de barbe s'est maintenu. Nous reviendrons sur ces quelques restes de virilité ou de revirilisation en germe. Ajoutons seulement pour le moment que semblent vouloir se répandre les favoris anglais qui pendent en longs tortillons qui partent en biais des joues, bonne trouvaille pour donner un image fausse, saugrenue et insensée des contours du visage. Mais il nous faut encore dire quelque chose de la coiffure. Nous devons faire pivoter notre Apollon et le regarder de dos. Et qu'on nous pardonne de ne pas parler en notre nom. Nous ne voulons pas prendre à notre compte les choses vulgaires et sinistres qu'il nous faut dire ici.

Déjà je crois entendre notre vigoureux ancêtre parler en ces termes : « Que veux-tu donc de plus, singe cacochyme, dégingandé, vagabond, gesticulateur, chiffé molle somnolente, voltigeur lourdaud, genoux cagneux de laideron empoté, mollet sec, gras de la cuisse, guenillard, crève-la-faim, tout de gris pluvieux, couleur bouse de vache et crottin de cheval, qui enfle son pantalon avec les bras et porte sa chemise sur ses jambes, que veux-tu de plus ? Les poux n'ont-ils pas suffisamment de chemins forestiers et de sentiers pédestres sur tes escarres ? Faut-il leur construire au peigne de larges et grandes routes blanches sur ton occiput, pour qu'il y dévalent, se massent et que tu puisses les gratter ? Les bestioles doivent-elles

avoir leurs aises pour défiler et faire leurs processions par derrière et s'assurer qu'il n'y a rien devant toi et rien derrière ? Tu t'imagines peut-être qu'une belle femme t'embrasserait plus volontiers si les infects habitants des lieux partaient en pèlerinage vers ta nuque ? Par le pet du diable ! Moi aussi, si j'étais une honnête femme allemande, j'aimerais presser contre mon cœur, loger et fondre dans mon cœur, un relief de table française, pulvérisé, badigeonné, détrempe, vinasseux, une telle tige de chou-rave velu et pourrissant, ce genre de feuille de chou en décomposition qui pendouille sous l'évier dans la cuisine », etc.

C'est en ces termes que s'exprimerait un homme du XVI^e siècle qui aurait du mal à faire entrer dans son entendement qu'on puisse vouloir placer une âme élevée uniquement dans les subtilités des étoffes onéreuses, un homme qui ne verrait absolument pas comment la forme et la couleur peuvent se substituer au manque d'imagination, qui n'aurait aucune idée de ce qu'est une mine et un regard plein d'une distinction distante, du sarcasme que lance chaque trait du visage pour ce qui est épanoui et resplendissant : je pourrais bien, mais je n'en ai pas envie, un homme qui serait contraint de reconnaître que le tout réuni est bien médiocre et bien indigent. Et avouons-le tout net, c'est bien volontiers que nous lui avons donné la parole car nous sommes nous-mêmes trop inconvenants pour une oreille raffinée quand nous parlons d'une inconvenance encore plus grande encore que la nôtre mais qui semble y mettre un peu plus de formes. Mais inutile en effet de comparer cette récente mode masculine avec les tenues traditionnelles, hautes en couleurs et fertiles en formes, du XVI^e siècle, pour avoir des mots durs pour cette mode, même s'ils ne sont pas aussi durs que ceux de notre ancêtre dont nous avons convoqué l'apparition. Il n'est que la mettre en regard avec la coupe des années quarante qui étaient notre point de départ. On passe de la rigueur au laisser-aller.

Et revenons à présent d'où nous sommes partis, la mode féminine et sa pièce principale, la crinoline, pour simplement commencer par en dire ceci : quoi d'étonnant, puisque

l'homme présente un aspect si efféminé, si docile, si mollasson, à ce que la femme mette un vêtement qui crie, que dis-je, tempête, tonne, jure, comme un charretier, pourrait-on dire, un vêtement qui semble vociférer tous les Tonnerres de Brest et les Bon Dieu de Bon Dieu, je suis là, place !, pour deux, quatre, six ! – Si l'homme devient femme pourquoi s'étonner que la femme devienne non seulement homme, mais aussi hussard, dragon, cuirassier ?, qu'elle endosse l'incroyable uniforme, adopte les hauts talons et les bottes pour marcher au pas de charge comme un vrai gaillard ?, qu'elle se coiffe d'un chapeau d'amazone sur l'oreille avec des plumes voltigeuses, pour défier nos huit-reflets ? Et comment voulez-vous les en blâmer ? Si les pères et les maris ne le supportaient, pas les femmes se livreraient pas à tels dévergondages. Il faut en accuser les hommes si les femmes se mettent à mener une vie de patachon.

Mais qu'on aille pas penser que nous abandonnons les principes du blasé et de l'aristocrate si nous expliquons la mode féminine par cette contradiction que nous avons exposée à propos de la tenue masculine. Cette dernière observation nous y ramène au contraire et nous incite naturellement à regarder les choses de plus près et sur un mode plus général. L'atmosphère d'avant 1848 était fraîche, virile, ambitieuse, riche d'espairs et, il faut bien le dire, riche aussi d'illusions ; s'ensuivit l'époque de la réaction et dans de telles époques on abandonne facilement en même temps que les rêves, aussi l'espoir, l'ambition virile, la croyance aux biens supérieurs de l'humanité, tout pathos. Les classes bourgeoises se précipitent sur l'industrie et l'argent ; la noblesse, la société recherchée est de nouveau au sommet et incite à jouir avec raffinement dans une époque fanée et languissante et à chercher la jouissance la plus subtile dans l'ironie du blasé. Arborer des couleurs passe pour ridicule, avoir un maintien strict pour de l'infantilisme. Comment la tenue ne serait-elle pas alors également sans couleur, amollie et étriquée à la fois ? Mais ce genre d'époque blasée a ordinairement pour conséquence que la femme soit au pinacle de la société. La femme s'en réjouirait peu si elle avait pleinement conscience de

ce que signifie cette position, si elle savait le peu d'honneur véritable qui lui est concédé avec cette domination lascive. Ce n'est pas la première, ni la deuxième, ni la troisième fois, que cette place au pinacle trouve à s'exprimer dans la robe à paniers.

Il est connu que la tenue très imaginative du milieu du XVI^e siècle en Espagne a connu ce resserrement qui pince la taille en vogue à la cour et qui tait un fidèle reflet du despotisme politique et hiérarchique qui régnait dans ce pays ; en même temps que le pourpoint étroitement ajusté, de la fraise empesée, des pantalons collants, etc. apparaissait chez la femme pour la première fois la robe à paniers, d'ailleurs tout à fait conforme à l'esprit de l'Église, sans le décolleté à cette époque mais avec le corsage fermé jusqu'en haut et se prolongeant avec la collerette. Puis cette robe connut sa première résurrection au début du XVIII^e siècle sous le règne de Louis XV et, en accord avec des mœurs voluptueuses, elle fut accompagnée d'une large et impudente échancrure du corsage. Le cerceau n'était pas seulement en fanon de baleine mais déjà en fil de fer et en métal, comme aujourd'hui. La troisième période de son empire, sa deuxième résurrection est à ne pas s'y tromper le symbole du comble de la réaction atteint par l'impérialisme qui parade comme cette image vestimentaire, qui, ultime expression paroxystique du recul de toutes les tendances de l'année 1848 s'est abattue comme une cloche sur le bien et le mauvais, le justifié et l'injustifié de la Révolution. Il serait accessoirement intéressant de savoir s'il est vrai d'affirmer que notre robe à paniers est une invention spécifiquement *espagnole*. Que notre époque vive dans un énervement des sens comme celle du XVIII^e siècle a des répercussions sur le décolleté dont l'ouverture généreuse est son corrélat indispensable, encore que, par bonheur, la grande tenue en soit préservée. La Révolution a donné le coup de grâce à la dernière floraison de la robe à paniers pour lui substituer le costume grec dont nous avons déjà parlé dans un autre contexte. Notre avenir n'est sans doute pas de remplacer une folie par une autre folie, par plus que la transformation de notre monde politique et social ne surgira

d'un engouement sentimental pour l'hellénisme. Probablement sommes-nous devenus un peu plus raisonnables nous avons dès maintenant, au cœur de l'informe, une conscience plus vive de celle-ci et de nous-mêmes que les époques qui ont précédé.

Et puisque nous en sommes arrivés à la question de la conscience, souvenons-nous de la promesse que nous avons faite de ne pas seulement juger et blâmer. En effet il est grand temps de passer de nos pensées déraisonnablement raisonnables à des pensées raisonnablement déraisonnables. Nous nous reprenons, nous arrêtons de prêcher. – Un individu est-il plus sage que des milliers, que des millions ? Nous considérons de plus près ces milliers, ces millions et nous trouvons parmi eux beaucoup d'aveugles, quelques têtes dotées d'une bonne vue qui nous regardent d'un air confiant mais, sans comprendre, avec l'air de dire : « Comme si nous ne le savions pas déjà ! » Nous trouvons même quelques têtes éclairées qui nous font véritablement bon visage, la lèvre inférieure dubitative : « Alors, seulement maintenant ? » Véritablement, nous n'avons pas encore rassemblé tous les facteurs. Nous n'avons pas seulement affaire à la puissante et muette loi de l'histoire de la culture qui, comme tout enfant le sait, gouverne en secret derrière la contingence, qui détermine la mode, qui nous contraint inconsciemment à donner le reflet symbolique de notre situation politique, sociale, morale, affective sur nos vêtements. Il nous manque encore un troisième facteur : la folie, la divagation, l'humour potache qui est une composante universelle et indestructible du genre humain. Je veux me livrer au déraisonnable avec joie pour montrer que je suis un être libre. Je veux m'écarter de la nature pour prouver que, si d'aventure il arrive que je me conforme à elle, je ne suis pas pour autant un buisson, un arbre, un animal dont la tige, la feuille, la branche et le tronc, le membre, la peau et le poil poussent selon les lois de la nature. Je ne veux avoir de cesse de tirailler et de comprimer, de tournicoter et d'étirer mon apparence pour qu'on voie que je vis, c'est-à-dire que je change d'état, d'humeur, d'affect, de pensées. Si quelqu'un rit, je ris avec lui ; si

quelqu'un se moque, je me moque avec lui ; les écrivains, les satiristes décochent mille traits mordants, les journaux satiriques publient d'innombrables caricatures, rien n'y fait parce que je le savais d'avance et que je veux malgré tout ce que je veux. – Que n'a-t-on déjà porté ! Quand on donnait aux souliers à la poulaine, appelés aussi *Kraniche* (grues) deux longueurs de pied, quand on a posé des cloches sur les coudes, les genoux les poignets et les chevilles, et à la pointe de capuchons, on n'était pas assez bête pour ignorer que c'était insensé. Nous avons parlé à ce propos d'esprit potache. Nous gardons en mémoire une époque où le *studiosus* mettait des thaler à la place des roulettes de leurs éperons ; les casquettes démentes, les bottes à l'écuillère, les pantalons rouges larges d'une aune, les pipes monstrueuses. Qu'était-ce d'autre que le romantisme qui voulait coûte que coûte se faire remarquer et produire un effet extravagant sur le philistin.

Nous avons dit que ce principe de la liberté capricieuse se dissimule derrière une certaine loi de l'histoire qui nous amène sans que nous le voulions à exprimer notre caractère d'époque dans la tenue et la mode. Il va nous falloir déterminer d'abord la nature de ces conditions impérieuses. Si l'on distingue plus précisément, et à juste titre, suivant en cela les nouveaux historiens du costume, et en l'occurrence l'homme qui a si agréablement traité des « Tracht und Moden tenues et modes », il fut, reconnaissons-le, l'éveilleur de ces pensées raisonnables sur la mode, qu'il faut comprendre sous le premier vocable un type qui dure toute une époque, sous le second, celui de mode, une variation presque semestrielle des formes au sein du type. Il est alors évident que, dans la tenue, c'est la loi prescrite qui prévaut dans le type, et le libre caprice dans la mode.

Les choses ne sont pourtant pas si simples. Une forme peut paraître à ses débuts une pure mode et devenir une tenue. L'humeur folâtre, les caprices étudiantins du genre humain interfèrent par des transitions imprévisibles avec la nécessité où nous nous trouvons de faire porter à notre apparence le sceau de l'état

de nos mœurs. La crinoline, pour en revenir à notre principal objet, est une folie qu'aucune femme ne peut porter par plaisanterie sans en rire aussitôt elle-même. Et pourtant ce n'était pas tout à fait pure plaisanterie de notre part quand nous estimions que la crinoline est une image de l'esprit de la réaction de l'impérialisme, de la prééminence de la femme allant de pair avec l'avachissement de l'homme blasé, une image des tendances aristocratiques et des tendances de la vie de cour. Elle paraissait une lubie du moment et elle s'est installée pour une bonne période. Il y aurait plaisir à voir les deux ballons exploser en même temps ! – Au fond ces deux choses sont à la fois contingentes et nécessaires. C'est une pénombre où la contrainte et l'humour se mêlent étroitement. Nous pestons contre les ukases semestriels de la mode qui nous viennent de Paris et ceux-ci nous font rire et pourtant nous nous y soumettons. Nous secouons les chaînes de l'esclavage mais nous ne les brisons pas. La contrainte s'insinue en nous tout en nous flattant et il ne faut guère de temps pour que nous estimions qu'il ne peut en être autrement. Mais plus une forme est inouïe, plus la conscience claire et ironique afflue près du libre-arbitre ligoté. Et cette conscience nous donne l'assurance que cette vésanie ne peut durer. Tant va sa croissance, qu'elle devient effective, se matérialise dans les faits et s'affranchit de ses entraves. Voilà qui vaut naturellement autant pour les initiateurs d'une mode que pour ses suiveurs. La différence pèse peu au fond, puisque les initiateurs commencent par se mettre dans les fers et deviennent leurs propres laquais.

Nous avons parlé en très mauvais termes de notre époque : attitude blasée, ironie aristocratique, esprit de lucre et de jouissances raffinées et nous lui avons reproché sa mollesse et autres choses très méchantes. Il ne faut naturellement pas l'entendre comme si nous méconnaissions le sérieux courant qui traverse l'océan de lassitude et de fatigue, l'esprit viril qui pousse vers l'expérience, tous les germes d'un futur prometteur de jours plus impétueux. Et dans le même ordre d'idée, nous avons différé quelques observations sur l'amélioration et l'embellissement de notre mode

qui constitueraient éventuellement l'amorce d'un changement des formes correspondant à un changement de la vie. – Pour ce qui de l'habit masculin, nous devons ajouter à titre de complément qu'il y a depuis peu une récession des formes hideusement dévoyées. Les basques se détachent à nouveau un peu du corps, les pantalons sont un peu plus amples¹. Nous avons déjà noté avec satisfaction que la barbe n'a pas été écartée. En effet l'obligation de faire disparaître la barbe fait partie des tyrannies les plus oppressantes de la mode (quand il ne s'agit pas de l'intervention des gouvernements), parce que, en vertu des droits imprescriptibles de l'être humain, on ne saurait empêcher de dissimuler certaines imperfections du profil par une barbe : un petit menton par un bouc, une mâchoire prognathe par une moustache et l'absence de barbe au menton. Et on ne dira rien du grand principe selon lequel le barbare élimine la nature tandis que l'homme cultivé la cultive et la soigne. Mais en fin de compte, laisser pousser la barbe librement dans des époques cultivées exprime toujours une aspiration à un retour depuis le monde des conventions vers la nature et il correspond au réalisme et à une tendance au vrai de la nature dans la science et l'art.

De même le chapeau de feutre à larges bords a délaissé le tas de décombres des barricades où il était resté comme le couvre-chef des francs-tireurs pour affirmer sa place aux côtés du rutilant haut-de-forme. Et ce dernier ne se laissera pas si vite supplanter. Toute tenue se réserve quelques pièces avec lesquelles elle en use noblement, c'est-à-dire qui coûte beaucoup d'argent, du fait qu'elle se détériore très vite à la première pluie ou à la moindre tache, qui en empêche toute utilisation respectueuse des convenances. Il est difficile de trouver pièce d'habit plus vulnérable que le « tuyau de poêle ». À vrai dire on ne devrait pas porter de parapluie, le plus philistin de tous les accessoires, pour ménager cet article de luxe, dès qu'un petit nuage pointe dans le ciel, car qui veut se donner noble allure n'a guère de ménagements même pour les choses les plus précieuses, et un tel principe sied en vérité mal à une époque qui a à ce point généralisé toutes les formes de tenue qu'elle fait obligation d'un

tel luxe même aux démunis, ce qui explique l'apparition infiniment triste de chapeaux brunis, défraîchis, aux reflets prismatiques, élimés, démoralisés, que l'on voit pourtant disposés sur des têtes sérieuses. Le soulagement, le bénéfique pour les pauvres est d'autant plus sensible que le chapeau de feutre à larges bords maintient encore ses positions à côté de cet édifice bizarroïde. Usagé, râpé, même taché il n'a jamais la vulgarité de ce donjon céphalique doublé de peluche de soie noire, lorsque même le plus minime défaut a endommagé sa forme et terni sa noirceur.

Ne négligeons pas l'avantage présenté en termes de confort. Le chapeau rond n'est pas seulement lourd, il n'épouse pas le tour de tête, mais entaille plutôt la peau avec son arête tranchante, il laisse une marque rouge circulaire et une migraine sans même avoir une bonne assise, alors que le chapeau de feutre à larges bords se pose là, et prend élastiquement le front.

Mais c'est également un grand progrès dans le domaine du goût. Nous considérons comme pleinement inutile d'en apporter la preuve. Préférons de beaucoup saisir l'occasion d'exprimer quelques vœux pieux qui se fraieront peut-être un accès jusqu'à l'œil ou l'oreille d'un chapelier plein de sensibilité. Le chapeau de feutre à larges bords respire un esprit de liberté qui réclame en bonne logique qu'on produise une plus grande variété de formes et de couleurs pour les besoins de l'individu que ce n'est le cas maintenant. C'est le règne du chapeau bien enfoncé, aux bords très larges et, soit relevés sur les côtés, mais c'est rare, soit, la plupart du temps, présentant un pourtour uniforme. Cela va, à la rigueur seulement, aux visages longilignes sur un cou élancé. Les hommes trapus, au cou tassé et à la tête ronde, ont l'air sous ce genre de chapeau d'avoir été écrasé, voire laminés à coups de marteau ; tout le tracé et l'élan des lignes ascendantes s'en trouvent détruit. En outre, on constate un excès de tons clairs, de gris clair, de beige clair, etc. Avec des cheveux blonds, disons-le tout uniment, elles font penser aux cochers de fiacre, et on leur associe nécessairement un gris-bleu foncé. Récemment une forme parti-

culière est en plein essor : le chapeau de feutre aux bords entièrement relevés. Il est indéniabla que cette forme présente un grand avantage : celui qui doit sortir et qui a égaré son chapeau, peut se permettre dorénavant de prendre à la cuisine le moule à kouglof pour se le mettre sur la tête². Il faut encore concéder que récemment les tuyaux de poêle sont devenus un peu plus raisonnables. Relevait aussi de cette mode dont nous avons fait notre principal objet un cylindre très haut et régulier avec un bord tout à fait plat qui n'est pas le moins du monde relevé sur les côtés. Il ne peut exister de visage humain qui ne fasse, sous un tel solide géométrique, abstrait et indifférencié, l'effet d'une tête de chameau. À présent le cercle du haut de chapeau est légèrement élargi. C'est là une forme incomparablement plus concrète, plus individuelle et plus humaine dont nous voudrions souhaiter qu'elle ne soit pas à son tour travestie. – Nous ne souhaitons pas nous laisser aller maintenant à parler d'une autre pièce vestimentaire qui malgré toutes les réformes ne se laissera pas assassiner : le frac. Le sujet a été si copieusement et fréquemment traité qu'il nous est permis de le passer sous silence.

La mode féminine s'est emparée du chapeau à coque basse et à larges bords, qui n'était apparu jusqu'à présent parmi les classes cultivées qu'à titre très exceptionnel, à la campagne, sous les espèces du chapeau de paille. En le faisant basculer sur l'occiput, il est du plus mauvais goût de tenter un rapprochement, entre cette forme poétique et la prose de cet appareil qui tient de l'écuelle ou du débris d'emballage ou encore de la longue vue sectionnée, qu'on nomme très improprement chapeau et qui occupe la place depuis lors. Si nous qualifions d'ailleurs cette nouvelle mode de poétique, c'est qu'il n'y a pas une disproportion telle qu'elle apparait dans les vêtements masculins dont les différentes parties recelant individuellement une touche de fantaisie éclairent crûment le prosaïsme de l'ensemble, le mettent en accusation et le vouent aux gémonies. Car nous avons déjà eu l'occasion de dire qu'avec le vêtement à traîne, c'est en définitive, une part non négligeable de la forme idéale qui a été sauvée. À lui seul cet

élément vestimentaire produit un effet bien particulier. En contact direct avec le visage, il produit une discordance quand il ne convient pas à celui-ci, qu'il s'oppose à lui comme la poésie et la prose. Le chapeau féminin à large bord a quelque chose de libre, d'aérien, d'allègre, de cavalier, de galant : sur le visage étriqué, crispé de philistin il produit l'effet d'une pure ironie. Le visage n'a pas besoin d'être beau par les formes, ce chapeau ne requiert pas la découpe noblement méditerranéenne, romaine du visage avec lequel il produit, avouons-le, un effet somptueux. On peut même l'admettre avec un nez épaté. Il faut seulement que l'impression d'ensemble produite par le visage ne soit pas rigide, sèche et contractée. Et c'est en vérité plutôt affaire de traits de visage, de position du corps (lequel ne doit pas être tendu en avant), et aussi de mouvement du corps, la démarche jouant un rôle non négligeable. Qui ne sait donner de la mélodie à ses mouvements doit se garder de placer sous les feux un détail de la parure particulièrement exposé à l'agitation et qui trahirait cette absence. Il va de soi que ce chapeau ne doit pas être porté tout à fait d'aplomb. D'une manière mathématique, il écraserait toute velléité d'individualité. La même chose vaut pour les chapeaux d'homme. Il ne doit tout de même pas être trop de guingois, c'est chez la femme d'une coquetterie condamnable, et chez l'homme d'un débraillé d'apprenti. Mais à considérer que différentes dames ont un visage et une démarche prosaïques et que beaucoup ont un regard suffisamment juste pour reconnaître combien ce genre de vêture romantique souligne ces défauts, le chapeau aux larges bords se maintiendra certes mais il ne se généralisera jamais. Et on comprendra de soi-même qu'il convient à la jeunesse et qu'il ne rajeunit pas des traits vieillissants mais que, au contraire, ceux-ci s'en trouvent doublement accentués. Il est difficile de faire preuve de moins d'intelligence qu'en voulant se servir de lui pour cacher son âge, et dans le mot d'ordre « Dernière tentative », il convient de bien souligner : « Dernière ». Enfin il n'est pas pratique parce que le rebord bute partout derrière soi et qu'il faut fournir de furieux combats, tandis que cette petite cloche qui portait jusqu'à

présent le nom de chapeau présente un autre genre d'inconfort. Il empêche d'entendre, parce que les rabats descendent sur les oreilles, ce qui n'est pas son moindre défaut pour les personnes du sexe dont l'office le plus attrayant est tellement lié au chuchotement. Il n'empêche qu'il subsistera bon an mal an sous sa forme ancienne et nous portons sur lui un jugement indulgent, parce que sa forme basique dans ce qu'elle a de typique disparaît, par sa platitude même, qui s'oppose à la débauche de fleurs, de plumes, de rubans, et autres froufrous et fanfreluches, et donnant ainsi une marge de manœuvre au goût individuel. Il met en relief la joliesse (nous disons joliesse et non beauté ; la beauté se concilie mal avec cette coiffure), atténue la laideur, il permet de donner de la pâleur au visage ou de rehausser le teint etc. Le bord relevé, enrichi de plumes, cette forme audacieuse et nouvelle a été baptisée chapeau d'amazone et nous avons précédemment établi le lien qui l'unit à la très hommase crinoline. Mais établir ce lien est superflu ; le chapeau d'amazone a plus de qualités que d'autres coiffures du même genre, il est vaillant, joyeux, imaginatif, et non point déraisonnable, furieux, criard, déréglé comme l'est la crinoline : celui-là se maintiendra (sans prédominer), l'autre disparaîtra. Nous ne ferons pas preuve de la même tolérance à l'égard de ce demi-voile, de ce court rideau de dentelle qui a partie liée avec la chose romantique. On trouverait difficilement plus coquet, plus aguicheur. Voulez-vous voir le visage ? Le petit rideau s'exclame : Comment oses-tu t'en approcher si près, te pencher et couler des regards par dessous ? – Juste aussi effronté que la crinoline, juste aussi déplaisante, et devrait-on dire, insupportable pour une femme qui ne veut pas malmener ses yeux, car ce grillage qui s'agit la force à loucher³.

Nous nous sommes encore une fois laissés aller à un esprit de sérieux bien minutieux, et comme la récidive est indéniabla, nous ajoutons à nos péchés celui que constitue notre prêche contre une nouvelle altération de la taille naturelle, qui menace de son intrusion depuis quelque temps. Ce vêtement que l'on se remet à porter qui s'appelle en français *double jupe*, place le resserrement du buste

plus que la nature ne le veut et dilate sous le creux de la taille les hanches de la même façon que la crinoline, les faisant apparaître comme une masse de graisse débordant sur la taille. O pitié, tout mais pas cela ! C'est encore plus fâcheux que la crinoline. Chez l'homme comme chez la femme la disproportion qu'entraîne un tronc trop court est plus déplaisant que le contraire mais chez la femme, quand s'y ajoute, l'hypertrophie des hanches, c'est tout simplement dégoûtant. Et c'est bien dommage car ce vêtement court, sinon, est vraiment joli et romantique ; il s'associe bien avec des manches tombantes, amples et ouvertes, ce qui est d'un très bon effet dans le *costume féminin*, et fait incontestablement partie des différentes pièces vestimentaires, témoignant d'un goût très sûr, qui poussent actuellement comme des bourgeons à côté de la vilaine crinoline.

Pour conclure, malgré nos remontrances, nous sommes bien certains d'avoir affaire, non pas à des aveugles, mais à des êtres qui voient. Notre confiance dans la force, la conscience inhérente au genre humain, est si grande que nous pensons en fait qu'il sont bien peu nombreux ceux qui portent les formes d'habillement les plus extravagantes et les plus contraires au bon goût. Et en regardant droit dans les yeux les hommes libres qui ont abdiqué leur liberté, qui participent de la folie générale tout en en souriant, il nous semble lire dans leurs yeux une petite interrogation, un frémissement de curiosité, c'est-à-dire un peu de personnalité. Que faire ? C'est la question qui les démange, que faire ? La mode exerce sa tyrannie ; qui va à contre-courant est ridicule. Et toi maintenant, l'auteur très raisonnable de ces pensées, ami ou ennemi inconnu, nous aimerions savoir ce que tu fais ? – Dans un soupir, l'inconnu vous le déclare : cette fois, il n'était pas de ceux qui ont participé. Mais loin de moi l'idée de laisser tomber un regard condescendant sur mes coreligionnaires qui ont été entraînés par le courant, il ira même jusqu'à leur avouer quelle difficulté quasiment insurmontable s'oppose à cette sombre négation. Elle réside dans le tailleur.

Une mode est-elle révolue, le tailleur perd en très peu de temps la main, l'organe, l'idée, de

tour et l'habileté pour ce genre de formes. Les tailleurs sont des citoyens terriblement positifs dans l'État de la mode. Comme en témoigne un grand maître berlinois sérieux à qui un client apporte un frac audacieusement taillé par un grand artiste révolutionnaire de Paris. Il le recompose du regard et s'exclame : « Le frac est bon, mais il est d'une conception trop subjective. » – Et cela va plus loin ; un artiste du vêtement ose-t-il s'opposer à la mode, en prenant radicalement sur lui, il conçoit un bâti du vieux style, ses aides, ses apprentis croiront qu'il s'agit non pas d'un acte de volonté mais penseront qu'il a dégringolé, qu'il est tombé dans les profondeurs où les obscurs tailleurs de quartier végètent, ils le mépriseront, ils n'auront que sarcasmes pour lui, iront jusqu'à se révolter contre lui et à le quitter. Et bien l'auteur de ces lignes a trouvé au prix de grands efforts un tel homme qui possédait la double force de triompher de lui-même et de l'adversité en taillant un vêtement selon la coupe qui avait cours dans les années quarante. Il a triomphé. Homme noble ! Si cela était en mon pouvoir, je t'élèverais un monument. L'idée m'a travaillé. D'abord la vanité m'a soufflé de faire une statue de groupe où lui et moi tiendrions une couronne de laurier à la main. Puis j'ai rejeté cette idée, non seulement en raison de sa vanité mais aussi parce que je n'arrivais à la concrétiser artistiquement. Je n'arrivais pas à me détacher du souvenir de la statue de Goethe et de Schiller. Qui devait tenir la couronne de laurier et lequel devait s'en emparer ? Et s'en saisir n'apparaîtrait-il pas comme une manière aimable de la subtiliser ? Mais l'idée d'édifier une grande couronne qui nous aurait réunis n'allait pas non plus sans impendimenta, et l'esthétique tout comme la morale nous amenèrent d'un seul élan à l'idée d'une statue unique. Tu es audacieusement campé sur tes jambes, levant un regard farouche, pénétré de la conscience de ta victoire morale, agitant d'une main d'un mouvement inspiré les ciseaux, retenant de l'autre le tissu du vêtement. – Airain. – Toi-même en frac, pour que ta personne adopte une attitude d'indifférence à l'égard de la grande question. Et une idée à la fois grande et nouvelle : les pans du vêtement seront articulés pour que le vent

imprime un gracieux mouvement à sa silhouette ; l'élément mobile, versatile voit sa place ménagée en contraste avec l'expression inexorablement obstinée des traits du visage. Assis aux pieds du héros, les apprentis domptés, grinçant de dépit impuissant. Sur trois côtés du socle un bas-relief montrant, sur sa première face, une redingote des années quarante portée par des jeunes gens qui apprennent avec enthousiasme la nouvelle de la Révolution de 49 ; sur la deuxième, la faillite de cette mode illustrée par une scène de barricade de 1849 ; sur le troisième un groupe de godelureaux dans le nouvel habit ridicule ; sur la face antérieure, seront inscrits ces mots du poète⁴ :

Quand un être est de noble nature
Pas étonnant que tout lui réussisse ;
En lui il nous faut louer la puissance du créateur
Avec le ton modeste que réclame un tel hommage.
Mais quand un tailleur surmonte la pire des épreuves,
Qu'il remporte la victoire sur lui même,
On peut en user joyeusement d'un autre,
Et dire : c'est lui, et c'est à lui !

Friedrich Theodor Vischer

Traduction de l'allemand par Jean-François Poirier

* En français dans le texte.

1. Mais il faut avouer qu'il n'y a pas eu d'amélioration dans la couleur. Le gris a cédé la place à un abominable violet, pour être précis un brun-bleu-rouge, avec une prédilection pour le foncé ou le délavé, une couleur dont nous ne pouvons dire qu'une chose : à vomir.

2. Pour dire le vrai, ces chapeaux se sont faits récemment plus petits et plus élégants, si bien que ce sont en fait des barrettes, et sous cette forme ils sont du plus joli effet mais sur les jeunes têtes exclusivement.

3. Entre temps la mode pour dame a fait sienne ce petit chapeau en forme de toque aux bords retroussés et, généralement, il est associé à une coiffure où les boucles sont contenues dans une résille, noire ou colorée, ornée de perles, d'or, d'argent. Cela vous a des airs chevaleresques, de petit page, mais il ne donnera jamais le ton, car il abdiquera devant la prose de l'époque pour des raisons encore plus spécifiques que le chapeau de dame à larges bords, car il a presque l'air d'un masque.

4. Goethe, « Die Geheimnisse » (Les secrets). Vischer a remplacé le mot « homme » par « tailleur ».